

Janine Massard

Question  
d'honneur

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES,  
ET PAR LA VILLE D'YVERDON-LES-BAINS



« QUESTION D'HONNEUR »,  
TROIS CENT SOIXANTE ET ONZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-409-0  
Tous droits réservés  
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
[WWW.CAMPICHE.CH](http://WWW.CAMPICHE.CH)

*Un livre ne s'adresse pas aux vivants, encore moins aux générations à venir; il veut consoler les morts, leur rendre justice, leur accorder une dignité, parachever leur vie. {...} Écrire c'est suivre leurs pas sans trace, leur donner la parole, devenir leur écrivain public. Les morts en ont besoin, qui s'égarèrent sans fin dans un rêve plus grand que la nuit.*

HECTOR BIANCIOTTI  
*Sans la miséricorde du Christ*  
Éditions Gallimard; 1985

*Un livre doit être la hache pour la mer gelée qui est en nous, voilà ce que je crois.*

FRANZ KAFKA  
Lettre à Oskar Pollak

## PROLOGUE

C'EST une histoire comme Jacques Chessex aimait à en raconter. S'il avait été encore vivant en ce jour de juin 2012, alors que je l'entendais pour la première fois, je la lui aurais rapportée pour qu'il l'écrivît à sa manière, tant il excellait à décrire ces événements qui se sont déroulés dans des bourgades protestantes que l'on croyait, du fait de l'esprit rationnel de cette religion, exemptes de dispositions provenant du fin fond des âges barbares. Comment aurait-il pu ne pas se laisser porter par le récit de ces violences aux allures de conte fantastique, qui se sont passées dans un village vigneron des années d'après-guerre, en 1946 ou 1947, et dont les protagonistes sont un instituteur, sa femme, leur fille de dix-sept ans, enceinte, et une sœur, enfant encore ?

Ce préambule pour annoncer que je vais tenter de dire la chose, je suis du pays où s'est jouée cette pièce sinistre. J'ai bien connu la fille cadette, spectatrice à son insu parce qu'on avait oublié sa présence dans la proximité. Ainsi, vers ses dix ans, cette gamine a dû enfouir une succession de tableaux d'horreur qu'elle était contrainte de deviner, entendre des sons étouffés qui transmettaient de la fureur, et des scènes, réelles ou fantasmées, ressurgiront, tout au long de sa vie, à la manière des bulles qui remontent à la surface des étangs, pour l'entraver.

## L'ORDRE

**L** E VILLAGE, où se sont déroulés les faits troublants qui vont être racontés ici, est alors un petit bourg de la côte lémanique célébré par Stendhal qui, suivant Napoléon en route vers l'Italie, le décrit comme « l'approche la plus voisine du bonheur parfait. Pour un tel moment, il vaut la peine d'avoir vécu. »

Jusqu'aux deux tiers du XX<sup>e</sup> siècle, cette bourgade est administrée sur le modèle issu de la révolution vaudoise : l'État et l'Église, l'État et l'École, l'École et l'Église. Le pasteur préside la Commission scolaire, le dimanche, l'instituteur joue de l'harmonium, que personne en sa présence n'oserait surnommer *la pompe à psaumes*, dirige le chœur paroissial, surveille la fréquentation et la conduite des élèves qui ne doivent ni sourire ni bâiller.

— Ici, madame et monsieur, on apprend à marcher droit très tôt.

En été, pour contraster avec la fraîcheur austère de l'intérieur due aux murs en pierre de molasse et si le temps s'y prête, le pasteur propose à ses fidèles de chanter, à l'issue du culte, deux ou trois psaumes sur le parvis de l'église, à l'ombre des platanes centenaires, avec les vignes plus bas et des champs de blé. Et les voix a cappella entonnent : *Plus près de toi mon Dieu...* puis se fondent dans les teintes méditerranéennes qui enveloppent le paysage. Louis Combe, l'instituteur, aime ces instants et, quand la brise s'enfile dans la robe du pasteur et en gonfle les manches, le chant amplifié monte jusqu'au ciel, là où, tous en sont certains, se trouve le Père éternel. Ces moments de grâce donnent l'impression d'atteindre la sérénité.

Le pouvoir politique est incarné par le Syndic, mais Louis, s'il en avait eu la possibilité, eût préféré le terme de maire, comme à Genève, dont on n'est pas loin ; d'ici on aperçoit le jet d'eau, n'est-ce pas ? La désignation de la fonction par ce mot n'est plus vraiment appropriée depuis l'apparition de ces syndicats, surgis çà et là, et même un peu partout dans le pays, la faute à ces usines qui se sont pointées dans le panorama et l'ont défiguré.

— Ici, on est à peu de kilomètres de la France, alors ces histoires d'ouvriers qui chôment pour avoir des augmentations on n'en a pas besoin chez nous et on n'en veut pas non plus.

Il s'est raconté que, entendant cela, le Syndic a tapoté, avec sympathie et par souci de compromis, l'épaule du pédagogue démoralisé : « Mais non, mais non, *Syndic* c'est l'héritage de notre révolution », à quoi le pasteur aurait répliqué du haut de

sa culture universitaire, tout en prenant soin de le dire en des termes compréhensibles par chacun, que sans l'intervention de Napoléon et de ses grognards, les Bernois continueraient d'occuper nos territoires; plus de deux mille soldats avaient débarqué juste au bas des vignes, ils étaient arrivés par le chemin du bord du lac, puis ils avaient compris que, en montant un peu, ils trouveraient plus de vignes et plus de vin aussi. « À Lausanne les ancêtres durent se débrouiller pour nourrir trois bataillons, c'est qu'ils étaient plutôt misérables ces soldats revenant de Russie, alors un peu partout, les citoyens libérés du joug des Bernois collectèrent chaussures et vêtements, pourtant les indisciplinés soudards commirent des vols et je vous laisse deviner leurs agissements envers les dames, hélas, ils se crurent en pays conquis alors qu'ici on eût été en droit d'attendre qu'ils se comportassent en libérateurs, avec tout que le mot contient de noblesse. À la fin, cependant, le Pays de Vaud fut débarrassé de son occupant. »

La digression du pasteur a camouflé la remarque inappropriée de l'instituteur, qui n'a pas eu le temps de s'en excuser parce que, au même moment, le Syndic débouchait une bouteille de ce petit vin blanc du pays. Au-delà de quelques verres, le pasteur avait oublié passé simple et imparfait du subjonctif.

Ainsi, à cette époque pas si lointaine règne dans ces bourgades l'ordre de Dieu, transmis de génération en génération par les maîtres de l'âme, les pasteurs, et par ceux qui enseignent, les instituteurs, à la fois veilleurs et gardiens de l'alphabétisation,

————— QUESTION D'HONNEUR —————

puis de la mise en mots de l'alignement moral, autorité de référence, modèle et relais entre le peuple et le ministre du culte. Le Syndic et ses municipaux sont là pour assurer le côté matériel de cette forme d'association.

Tous se retrouvent à l'église le dimanche, avec femmes et enfants, se raccordant ainsi à l'univers.

NÉ EN 1905 dans une ferme de hameau montagnard, Louis Combe, n'a pas eu trop de mal à persuader Abram – son père, l'autorité de la maison –, du désir qu'il avait de s'orienter vers une formation pédagogique, parce que la vie de paysan était trop rude à cette altitude. Tout petit déjà, il s'était senti attiré par la musique – la flûte traversière et le piano aussi –, par tout ce qu'il avait éprouvé en l'écoutant et par ce qu'il attendait d'elle : elle le transportait sur les crêtes des montagnes qui bornaient la vallée, l'emmenait au-delà de l'horizon. Tout gamin, il était persuadé de s'envoler avec elle.

— Ça paraît bizarre à dire, comme ça, quand on est en train de nettoyer l'écurie, mais les mots me manquent pour expliquer ces sensations d'une autre manière.

— Pourquoi instituteur ?

— Parce qu'on étudie la musique pour l'enseigner et on gagne sa vie au moins, a répondu Louis, satisfait de constater que le père ne faisait pas barrage d'emblée.

Abram a grommelé, c'était sa façon d'exprimer sa soumission au climat de la montagne. Le fils s'est dit que le plus important avait été l'écoute paternelle, peut-être celui-ci avait-il pensé que son Louis avait raison de délaissier les travaux de cette vie si rude, avec des hivers de six mois. Il a marmonné qu'il se débrouillerait avec l'aîné qui n'envisageait rien d'autre qu'une vie à la ferme, les filles n'avaient pas fini de grandir, elles avaient suffisamment d'années déjà pour l'aider. Et le pays avait autant besoin de gens instruits qu'il était indispensable aux paysans d'avoir des enfants pour continuer l'exploitation du domaine.

— Mais attention mon garçon, si tu ne réussis pas, rappelle-toi que la campagne manque de bras !

Louis se le tint pour dit : pas question de biaiser avec lui, il savait qu'un instituteur doit obéissance à ceux qui sont au-dessus de lui. C'est ça la hiérarchie, pensait-il.

Quand il arrive dans le village de cette côte lémanique où il fait bon vivre face à cette grande surface bleue qui échappe difficilement à l'œil, avec ces vignes qui en prolongent la bienveillance le long des collines en vous invitant à la flânerie, il en éprouve d'emblée la douceur, contrairement à ce qui se passe quelques étages plus haut avec les

premières gelées surgissant à la fin de l'été et les sapins enneigés dès l'automne. Ici tout est différent, les gens sont moins rudes, ils vous invitent à la bonne franquette dans leurs caves pour faire un brin de causette, l'harmonie va de pair avec les musiques qu'il aime et la neige dure rarement longtemps. Et lorsque le lac se déchaîne, annonçant un orage, on est en plein paysage romantique.

Abram, le montagnard endurci, a été ébloui le jour où il est venu le trouver pour la première fois, oui, ébloui et un peu jaloux de la chance de son fils, lui a-t-il avoué un jour. Une sévérité soudaine dans son attitude lui a fait comprendre qu'il ne mentait pas.

Et deux ans plus tard, tandis que la grande crise économique de 1929 bouleverse tout ce qu'on croyait acquis, Louis Combe épouse la fille d'un riche vigneron, une jeune personne mince de taille, à qui le costume vaudois va à ravir, et bien dotée en plus : une villa nouvellement construite, avec le confort moderne, ça change de ces maisons aménagées en fonction des travaux des vignes et des champs, devant lesquelles on voit des anciens assis sur un banc, nettoyant leur pipe ou manipulant un cigare en évoquant l'autrefois pas forcément meilleur et parfois pire, entend-on, tandis que le lac leur envoie des brillances jusque dans l'œil, ce qui les force à cligner.

Située en dehors du village et entourée d'une haie de noisetiers, la villa est protégée des regards, avec, dans ses bordures, un hêtre roux, un saule pleureur, un platane au tronc ocellé. Une large baie vitrée permet d'observer la lumière qui s'étale sur

les champs et sur les vignes avec des variations diverses : il y a les moments où les montagnes sont bleues, le lac semblable à une grande nappe d'eau calme, très reposante pour l'œil, comme si la douceur de l'univers avait enfin un visage. Mais la grisaille ne manque pas de charme non plus, surtout quand on est bien à l'abri dans la maison.

En constatant cela, le père de Louis pense qu'il peut être fier de ce mariage et de la réussite de son fils, alors que tant d'autres enfants de paysans quittent la terre pour aller travailler dans ces usines qui poussent un peu partout et se retrouvent, du fait de la crise, à casser des cailloux en attendant que la roue tourne – cependant ces temps promis paraissent lointains alors que les pires sont longs à tirer.

Le père prend au sérieux ce fils instituteur, pour des raisons sentimentales peut-être, parce que lui-même n'a pas eu le choix de sa vie : très jeune, il a dû reprendre la ferme familiale, au décès de son propre père. Cette réussite résonne en lui à la manière d'une compensation de ce qu'il aurait souhaité accomplir : accéder au monde de la connaissance pour parvenir à mieux comprendre ce qui l'entoure. La lecture de la Bible, recommandée par les pasteurs, ne l'a jamais complètement satisfait, autour de lui tout bouge et vite : un jour il a vu deux montgolfières passer au-dessus de sa tête et, quelques années plus tard, tandis qu'il entassait du fumier dans la cour de la ferme, il a sursauté en entendant bourdonner un drôle d'insecte, vers huit cents mètres de hauteur : un petit avion passait. Il a appelé toute la famille pour venir constater la réalité de ces progrès dont les journaux parlaient et qui

s'étaient pointés ici en haut avec le train et le téléphone.

Mais, pour le père, l'avion va plus loin : c'est la victoire de l'homme sur l'air.

Après avoir applaudi à la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, il s'est demandé comment ces objets partant de la terre pour aller se promener dans le ciel s'accorderaient avec les anges des catholiques. Et si ces machines volantes devenaient plus nombreuses, quel sens aurait alors le geste de lever les yeux ou les bras au ciel pour implorer Dieu ? Et lui, homme de la terre, vivant en montagne sans désespérer, a pensé, avec son langage de paysan qui n'avait pas fait d'études, que ce serait de plus en plus que les gens croiraient de moins en moins au Ciel. Curieusement, personne ne semblait y prêter attention.

MARIANNE a cinq ans de moins que son mari. Elle a grandi dans l'aisance, suivi des cours de piano, est âgée de deux ans lors du naufrage du Titanic et, durant de longues années, en a entendu parler comme d'une chanson de geste. Quand, par beau temps, un grand bateau transportant des passagers glisse sur le lac, des voix de vieilles gens ressassent, sur les bancs devant les maisons, l'autrefois forcément meilleur, parlent et reparlent du Titanic, comme si les eaux paisibles du Léman étaient une reproduction en miniature de l'Atlantique Nord. À la longue, Marianne s'en est agacée : pourquoi donc ce naufrage tourmente-t-il les consciences à ce point ? Quels fantômes les poursuivent pour qu'ils soient intarissables sur le sujet ? Grâce à ce rabâchage pourtant, elle a su tôt dans sa vie que le monde ne s'arrêtait pas aux montagnes savoyardes en face d'elle.

Avant ses dix ans, il y a eu une guerre de l'autre côté du Jura mais tout cela est resté très abstrait jusqu'au jour où son père a accueilli chez lui un soldat français venu se faire soigner en Suisse, un parent, avait dit Papa, sans lui expliquer pourquoi il portait un uniforme bleu et un bandeau en travers de la tête.

En grandissant, elle apprend que le silence est très important et que les femmes, dans ce morceau de monde, n'ont pas beaucoup de droits ou plutôt un devoir absolu, celui d'être l'épouse d'un homme honorable, sérieux, honnête, gagnant bien sa vie.

Pour le reste, prendre patience, tout va plus lentement chez nous, voilà ce qu'elle a souvent entendu et entendra encore ; avec les hommes il faut être une fine mouche, comme l'a fait sa mère, pour obtenir que son père lui offre des leçons de piano, par exemple. Avancer au coup par coup est peut-être la voie sous-jacente de la sagesse, la seule possibilité réservée aux femmes de ce coin de pays, pense-t-elle de temps à autre. Et plus tard, Marianne entreprendra pareillement son mari sur l'éducation de ses filles. Tant le train-train de la vie quotidienne que l'instruction obligatoire l'ont mise sur le rail de l'ordre établi, jamais contesté, parce qu'il a fait ses preuves, dit-on, il n'y a qu'à voir comment les choses se passent chez nos proches voisins, en France ou en Allemagne. A-t-on demandé aux gens la permission de faire la guerre ? Cette question surgira autour de la fontaine à lessive, côté femmes, ou au café du coin, côté hommes, le jour où des malheureux franchiront la frontière pour échapper aux dévastations. Les citoyens de ces pays

avaient l'obligation d'y aller, sans ressentir d'états d'âme, et leurs femmes n'avaient qu'à subir les dommages qui en découlaient.

Marianne sait ce qu'elle doit à ses parents, même si son père fait souvent de trop longues stations dans ses caves et dans celles d'autres vignerons. Au début, il chantait, puis il s'est mis à outrager, maintenant on dirait qu'il veut joindre le geste à la parole.

— Ça lui est venu progressivement, a constaté sa femme, parce que, au début, il n'était pas comme ça mais avec l'âge, il a le vin mauvais et ça, c'est plus difficile à supporter.

Sa mère n'a pas voulu dire ce qui se camouflait derrière ce terme de *vin mauvais*, une sorte de fatalité, selon elle, liée au métier, comme elle a toujours refusé de révéler le vrai sens de l'expression *subir les humeurs vineuses*.

Mais cette surconsommation n'a pas appauvri la famille non plus ; le père ne boit que le vin de ses vignes, qu'il déguste en compagnie d'autres personnes pour la vente : on ne fait pas de commerce sans casser des bouteilles, voyons, voyons, et, comme il possède beaucoup de vignes, beaucoup de bouteilles et tout ce qui va avec, et comme l'excellence de son blanc dépasse le cercle local, sa clientèle est nombreuse aussi. Simple à comprendre, n'est-ce pas !

Marianne aime son papa vigneron, elle sait que pour elle il veut le meilleur, puisque ses deux frères hériteront du domaine viticole. Elle sait encore qu'il ne la laissera pas épouser un de ces sans-le-sou

———— QUESTION D'HONNEUR ————

qui arrivent au village pour travailler dans les vignes ou dans les fermes. C'est un homme instruit qu'il lui faut et pourquoi pas cet instituteur qui vient de s'installer dans la Commune? Haut de taille, bel homme, de beaux yeux bleus et musicien aussi, ça changera du style campagnard d'ici, et ça vaut mieux que tous ces bavardages et autres ragots dont se repaissent celles et ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur coin de terre, n'est-ce pas!

*...est-ce pas*, répond l'écho dont personne ne connaît le sexe.

**R**IEN ne prédisposait Louis, obéissant, patriote, protestant pratiquant à s'imaginer en maître d'œuvre d'une scène qui se déroulera une nuit de l'hiver 1947, une sinistre péripétie qu'il sera contraint de programmer pour sauver son honneur et celui de Gisèle, sa fille aînée à qui il en voudra de l'avoir poussé dans un tel borbier.

Jusqu'alors, rien à signaler dans l'ordinaire des jours : Gisèle, dix-sept ans bientôt, se rend quotidiennement à Lausanne pour y suivre les cours de l'École normale afin de devenir institutrice. Elle fait partie de la chorale des dames de la région, chante aux fêtes, tout le monde apprécie sa jolie voix claire. De temps à autre, en été, elle est autorisée à sortir seule pour aller danser dans ces bals organisés par les sociétés locales, là où s'amuse, en tout bien tout honneur dit-on, une jeunesse un peu plus délurée que celle des générations

précédentes, mais saine, voilà ce qu'on raconte et on veut y croire pour la cohésion du bourg : ces garçons et ces filles se sont assis sur les mêmes bancs d'école, ont suivi le catéchisme ensemble. Que pourrait-il leur arriver de mal ?

Un matin, Marianne, en triant les linges pour la lessive que vient faire une femme de peine, se dit qu'il y a quelque temps déjà qu'elle n'a plus aperçu de sang dans ceux de sa fille aînée. Une première fois, elle a tenté, par des allusions, d'obtenir une explication sur le sujet tout en évitant de montrer sa suspicion puis, de dérobade en esquivé, elle l'a sommée de s'expliquer parce qu'elle avait entendu dire que des *choses* pas très honorables se passaient parfois à l'issue de ces bals, des filles se faisaient mettre en état de grossesse par on-ne-savait-qui mais, jusque-là, il s'agissait surtout de pauvres gamines nées dans des familles nombreuses ou placées par l'Assistance publique, bref des jeunesses qui n'appartenaient à personne et qui n'avaient pas beaucoup d'âme, tandis que les parents de Gisèle n'étaient pas n'importe qui au village.

Alors ?

Elle a profité de l'absence de la petite sœur, de neuf ans sa cadette en visite chez sa grand-mère, et de celle de son mari pas encore rentré de l'école à cette heure, pour exiger de sa fille une réponse précise : pourquoi ses *anglais* ne débarquaient-ils plus et qu'est-ce qui avait provoqué leur interruption ?

Gisèle s'est mise à pleurer et, entre deux sanglots, a fini par avouer qu'un soir, à l'issue d'un bal où elle avait été autorisée à aller, un garçon l'avait poussée dans un coin et l'avait... l'avait... il avait commencé par l'embrasser puis... tout s'était passé avec une telle rapidité que... heu... une telle précipitation qu'elle n'avait pas vu venir ce qui s'en était suivi. Comment expliquer qu'il s'agissait d'un accrochage et que tout s'était déroulé dans la brutalité, la violence ou... barbarie, oui, c'était mieux de dire barbarie pour... pour... comment nommer... elle a de la peine à dire, à pousser ses mots-sanglots jusqu'au bout de sa langue pour raconter un événement sinistre... Son souvenir est brouillé, elle fouille sa mémoire, tente de se rappeler le visage pour mieux le maudire, tout est barré, une seule image survit à cette soirée, un jeune homme l'invite à une valse, il la fait tourner, tourner à l'infini, comme une héroïne de film, elle a l'impression d'être Anna Karénine au bal et, après tous ces tours de valse, il lui offre à boire... ensuite, elle a encore tourné, avec la sensation d'être devenue d'un coup une toupie et... c'est à ce moment... oui, à ce moment que tout s'est brouillé dans sa tête, et tout s'embrouille encore maintenant alors qu'elle tente de raconter ce qui est arrivé ou plutôt le souvenir qu'elle en a. Elle sait qu'elle s'est retrouvée dans un coin sombre, très sombre, elle a perçu un frôlement ; de l'état qui était alors le sien survit un bruit puis un effleurement, elle pense qu'il n'est pas seul, qu'ils se mettent à deux pour l'assassiner, Maman doit la croire : elle était certaine que sa

dernière, sa toute dernière heure était venue, elle ne parvenait même pas à crier parce qu'elle s'est sentie mal presque aussitôt, mal à vomir, mal à s'évanouir et... puis elle a cessé de penser, persuadée qu'elle n'existait plus, encore maintenant elle est incapable de dire si c'est à cause de cette boisson offerte ou si c'était sa propre peur de mourir qui la figeait sur place...

— Il faut que tu comprennes que tout s'est déroulé dans un ordre qui ressemble au désordre, et comment se méfier quand on s'imagine connaître tout le monde? Notre village n'a pas la réputation d'attirer les mauvais garçons, je ne me suis méfiée de rien, je te le jure. J'ai senti qu'on soulevait ma jupe, une jupe légère, il ne faisait pas froid, lorsqu'on danse on a toujours trop chaud, mon corps était comme une chiffé molle, alors dans le coin sombre, qui était ce *on* qui soulevait ma jupe? En tout cas pas une bête, j'en suis certaine. J'ai compris qu'on me touchait par en dessous et, au même instant ou presque, je suis tombée dans les pommes... puis je suis revenue à moi et il n'y avait plus personne, j'ai pensé à un cauchemar mais j'étais en vrai allongée par terre, il y avait du sang sur ma culotte et sur ma jupe aussi, alors je suis rentrée à la maison comme un automate, sans rencontrer personne, pas même un chat sur le chemin du retour, peu fréquenté puisque notre maison se trouve à l'écart. Il me semblait que l'air puait le gâchis, oui Maman, tu vois dans quel état j'étais pour sentir ça, c'est difficile pour moi d'aligner les mots pour te raconter cette histoire. Je marchais en me demandant ce qui m'était arrivé, il n'était pas si tard que ça

pourtant, les deux aiguilles de l'horloge de la cuisine étaient posées, ça tombait bien, Papa m'avait recommandé de rentrer pour minuit, j'aurais été incapable de dire si c'était la bonne heure et où je me trouvais en vrai, je me sentais... brisée... je... j'ai caché mes vêtements sous mon lit – les ai lavés en catimini le lendemain –, me suis allongée sur mon lit, suis restée immobile. J'aurais voulu prolonger tout cela définitivement, j'étais au pays des âmes mortes, je me sentais étrangère à moi-même, ç'a été ma première impression en m'éveillant dans mon lit quelques heures plus tard. Et, à cause de cette espèce de cauchemar qui me poursuit, je n'ai plus osé retourner au bal. Je me demande si j'y retournerai un jour. Explique-moi pourquoi personne n'a remarqué que je ne sortais plus, pas même Papa qui m'a toujours reproché mes sorties ? Et puis, s'il m'avait posé la question, j'aurais parlé de cette soirée effrayante. Si je te semble raconter la chose avec précision, sache que je l'ai beaucoup sanglotée avant de la dire sans hoquets.

Puis se reprenant aussitôt, elle avoue à sa mère que Papa, avec sa haute stature, l'intimide ; si elle l'avait croisé dès son retour à la maison, elle était tellement choquée qu'elle n'aurait pas été capable de lui en parler comme cela, elle redoutait trop son autorité pour s'y lancer... elle la redoute toujours d'ailleurs, alors elle a pensé qu'il valait mieux éviter de parler de ce qu'on préfère oublier, surtout si on s'imagine avoir échappé à la mort, oui, elle a vraiment cru qu'on allait l'étrangler, et Maman doit la croire quand elle dit qu'elle craignait plus un crime qu'un acte sexuel.

— Et puis dans cette famille, le corps n'a plus d'existence au-dessous des seins, indispensables pour l'allaitement, on ose parler de son estomac si on a trop mangé et trop bu, tu le sais comme moi Maman, et toi tu t'es toujours tue tandis que moi, ça me révolte, les femmes sont là pour obéir, en plus elles sont toujours fautives, ça doit venir du péché originel... C'est un constat, a-t-elle ajouté avec rage.

Marianne manque s'évanouir en écoutant ce récit. À l'évidence, sa fille a été abusée, elle est enceinte et, vu la dimension du bourg, qu'est-ce qui est le plus condamnable ? Être victime d'un abus ou être grosse à la suite de cet abus ? Sa fille aurait bénéficié de la miséricorde générale si elle était morte sur le champ, on aurait dit *bonheur, bonheur à elle*, mais maintenant, elle incarnera le déshonneur pour la famille si cela s'ébruite. Elle refuse encore d'imaginer que ce forfait puisse appartenir à l'esprit des jeunes du village, elle les connaît tous, les a vus grandir, a fréquenté le même bâtiment scolaire que leurs mères... Elle sent, elle comprend que ce qui a prévalu ce soir-là, c'était la nature dans ce qu'elle a de plus brutal, de moins contrôlé. Et pourquoi tout ce qui touche à la sexualité est-il passé sous silence, omis, comme si c'était inavouable et pourtant lequel parmi les habitants de la Terre a-t-il poussé dans un chou ? Pourquoi Louis lui a-t-il donné l'ordre de ne pas dire aux filles d'où venaient les enfants avant dix-huit ans, en prétextant que ce serait bien assez tôt déjà ? Et pourquoi elle, la mère, s'est-elle soumise à ce décret du père ? Son aînée n'avait-elle pas tout saisi le jour

où elle avait vu une chatte mettre au monde quatre petits sous le noisetier qui se trouve au nord du jardin ? Et que dit-on aux filles, que lui a-t-on dit à elle et qu'a-t-elle à son tour transmis à sa descendance ? Que les filles doivent *se garder* pour leur mari à qui elles devront soumission et obéissance. C'est qu'on n'est pas un pays de mots, ici, mais de vignes et... d'ivresses aussi.

Des histoires, comme celle que vient de lui conter cette Gisèle dont elle est si fière parce que bientôt elle exercera une profession qui la rendra indépendante de ses parents – tout ce qui lui a été refusé à elle –, des histoires pareilles sont inadmissibles, et le pire, le plus douloureux serait de rejeter la faute sur la fille, de la condamner, de décréter qu'elle est responsable de son état alors qu'elle a deux fois moins de force physique qu'un homme.

Tout en éprouvant de la révolte pour ce que des individus sans scrupule ont fait subir à son aînée, elle pense à son mari, le père de Gisèle... père sévère, fille mineure, elle bredouille d'une voix qui s'étrangle presque : « Heu... te rends-tu compte, ma fille... heu... te rends-tu compte dans quels sales draps tu mets ton père ? Et surtout, ne dis rien plus loin, pas même un murmure à ta meilleure amie. Heureusement, ta sœur est trop petite pour comprendre ce qui se passe, alors que faire... Seigneur Jésus, ajoute-t-elle en levant les yeux vers le Ciel, tu as pardonné à la pécheresse mais dans ce lieu on ne pardonnera pas à la fille du maître d'école d'être tombée enceinte à la sortie d'un bal et dans ces circonstances-là ; on la désignera comme la seule responsable de tout, et la honte rejaillira sur toute

———— QUESTION D'HONNEUR ————

la famille... et mon mari, heu, ton père, que dirait-il si... heu... cette... ce... *cela* se savait, que dirait-il quand il l'apprendra? Tu vois, le choc me fait bredouiller... »